

einen Gedanken vorgetragen, der auch für eine weitere theoretische Diskussion, insbesondere der einseitig anmutenden "Opfer-Diskurse" fruchtbar gemacht werden sollte. Zudem wird wohl erstmalig in der zeitgenössischen Anthropologie beispielhaft eine Ausweitung der jägerischen, "prädatorischen" Praxen als geschickte Strategie eines indigenen Volkes vorgeführt, um an materielle Segnungen der Mehrheitsgesellschaft, im Fall der Sanema des sozialistischen Staates Venezuela, zu kommen.

Josef Drexler
(Josef.Drexler@gmx.de)

Perret-Clermont, Anne-Nelly, Jean-Daniel Morerod et Jérémie Blanc (éds.) : *Cultures et Guérison*. Éric de Rosny – L'intégrale (3 vols.). Neuchâtel : Éditions Livre-Alphil, 2022. 1264 pp. ISBN 978-2-88950-087-1. Prix : € 49,00

Le beau coffret accueille trois volumes particulièrement soignés dans lesquels Anne-Nelly Perret-Clermont, Jean-Daniel Morerod et Jérémie Blanc ont réuni presque tous les articles et les contributions à des ouvrages collectifs du jésuite et anthropologue Éric de Rosny (1930–2012). Ainsi que les éditeurs l'expliquent dans leur introduction, qui complète celle inachevée amorcée par É. de Rosny lui-même, ce dernier les avait désignés comme héritiers de l'ensemble de ces textes, qu'ils présentent, donc, au terme de dix ans de recherches et de travaux éditoriaux. Le premier, significativement intitulé « Mission terminée ? », date de 1970 et est une réflexion, au lendemain de Vatican II, sur « l'aliénation culturelle » expérimentée par les communautés chrétiennes africaines, sur la place du clergé local et celle des religieux étrangers qui interviennent sur le continent. Le dernier texte, posthume, de 2013, s'intitule « Les chrétiens peuvent-ils en conscience consulter les *nganga* ? » et témoigne la posture assumée par le religieux jésuite qui, entre-temps, au Cameroun, était lui-même devenu un *nganga*, un voyant-guérisseur versé dans la lutte contre la sorcellerie. Dans les 1264 pages des trois volumes trouvent place aussi d'utiles repères bio-bibliographiques et plusieurs textes de présentation (signés par Jean Benoist, René Douala Manga-Bell, Roberto Beneduce, Jacques Fédry, Peter Geschiere, Émile Kenmogne, Berthe Lolo, Thomas Théophile Nug Bissohong, Gilles Séraphin). Le recueil, imposant, enrichi par des belles photographies, se compose de contributions relativement brèves, parmi lesquelles le lecteur peut naviguer au gré de sa curiosité, sans suivre nécessairement un ordre chronologique.

Cet ordre chronologique, néanmoins, comme le regard rétrospectif qu'É. de Rosny porte sur son propre parcours dans certains textes ou entretiens tardifs, présentent un avantage : ils permettent d'apprécier à leur juste valeur des réflexions et des épisodes parfois peu

connus, tout le long d'une trajectoire humaine dont on sait qu'elle devait aboutir, avec le temps, à une synthèse personnelle efficace entre des postures *a priori* peu compatibles. Cette synthèse existentielle, toute cette aventure éditoriale l'évoque explicitement déjà dans sa confection : ainsi sur les couvertures des trois volumes, où s'alternent les profils du visage d'un Christ, celui d'un masque africain, puis les deux l'un face à l'autre. Du reste, de Rosny lui-même, dans certaines contributions, tisse des fils entre, d'une part, « l'initiation » aux *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, qu'il appelle une « école du regard » (475), et, d'autre part, la capacité, acquise au Cameroun auprès des *nganga*, de « voir » dans le monde nocturne de la sorcellerie.

Mais, en amont de la synthèse, en amont donc de la sereine assurance qui semble se dégager de certaines réflexions tardives, demeurent des choix, des doutes, des moments déchirants aussi. En commençant par l'enfance, vécue dans une famille de la « vieille aristocratie terrienne » à laquelle de Rosny lui-même rattache des valeurs de noblesse, de simplicité et de fidélité à l'église catholique. Là, dans cet univers familial auquel il aime toujours revenir, « ou du moins rêve de le faire, ne serait-ce que deux ou trois jours à chaque passage en France » (1034), se prépare une première rupture, suivant une vocation religieuse précoce, née à 11 ans pendant qu'il est réfugié, avec sa famille, dans la Sarthe. L'entrée dans la Compagnie de Jésus implique plus tard, suivant le vœu de pauvreté, le renoncement à la partie matérielle de son héritage familial. Or, la question de la succession, c'est-à-dire d'une forme particulière de transmission (ou de son contraire), revient ensuite à plusieurs reprises, tant au niveau de son expérience personnelle, que dans ses analyses sur le devenir historique des cultures en Afrique. On citera ici l'épisode algérien de 1956, lorsqu'il est fusilier marin et que, avec des compagnons d'armes, ils doivent se lancer sur un village suspecté d'abriter des membres du Front de libération nationale. La vue, à la place des ennemis, d'un homme âgé, en djellaba, portant la légion d'honneur et tendant tranquillement aux soldats étrangers un plateau de thé à la menthe, devient, dans la mise en récit du souvenir, un moment fondateur de son attitude à franchir les distances culturelles (1017). Il me semble que l'on peut également y voir une anticipation d'une certaine posture très personnelle et particulière, au milieu du spectacle des hommes qui s'entretuent. Ce « spectacle » est, on le sait, le thème principal qui apparaît au terme de l'expérience initiatique dans laquelle É. de Rosny s'engage à Douala, dans la première moitié des années 1970, guidé par le *nganga* Din qui lui « ouvre les yeux » sur le monde de la sorcellerie. Plus tard, il écrira : « mes yeux s'ouvrent, les hommes s'entretuent, j'en ai la sensation visuelle ». À l'expérience déjà vécue pendant l'Occupation, puis lors de la guerre d'Algérie et, encore,

à travers l'observation quotidienne des interactions humaines en France et sur le continent africain, s'ajoutent, à partir de ce moment, ces « images intérieures qui montaient au jour de mes yeux, associées aux paroles que j'entendais » (1052). Le *nganga* est, dans les sociétés d'Afrique centrale, une pièce maîtresse de ce que les éditeurs définissent, judicieusement, dans leur introduction, « la gestion sociale de la violence » (29). C'est aussi une figure controversée, dont le pouvoir est recherché mais aussi craint puisque spéculaire du pouvoir malveillant des sorciers – on comprend qu'É. de Rosny qui, au cours des décennies, avait pu observer une inflation de figures de devins-guérisseurs plus ou moins sérieuses et la montée parallèle des prophètes guérisseurs (249), prenne soin de proposer des critères subjectifs pour distinguer les vrais *nganga* des « charlatans » (633).

Comme le souligne P. Geschiere dans son texte, l'initiation vécue par de Rosny – et, donc, nous pouvons présumer, celle des *nganga* plus en général – n'aboutit pas à un apaisement des tensions et des souffrances éprouvées antérieurement : elle marque plutôt « l'entrée dans un véritable tourbillon » où la conscience acquise de l'omniprésence de la violence humaine entrecroise les soupçons, qui déchirent continuellement le monde des *nganga*, et alimente le poids ressenti de responsabilités parfois terribles. La mort de Din après l'initiation d'É. de Rosny – évoquant fatallement un schéma initiatique et sacrificiel récurrent –, le cortège de soupçons qu'elle amène avec elle, demeurent en ce sens un épisode troublant, dont le jésuite et anthropologue n'a jamais caché la part humainement dramatique.

Transmissions, ruptures, déchirures sont aussi au cœur de l'image qu'É. de Rosny nous livre des cultures africaines avec lesquelles il est entré en contact, même s'il ne minimise jamais les aménagements et les inventions qui permettent l'émergence de nouvelles formes culturelles. *A posteriori*, un autre épisode assume une aura initiatique : depuis peu au Cameroun, en 1957, il assiste à la transe d'un de ses élèves au collège Libermann de Douala et écoute ces commentaires (pour lui, à l'époque, encore difficilement compréhensibles) des autres étudiants qui expliquent cette conduite spectaculaire par l'influence des « ancêtres de l'eau ». Éric de Rosny y reviendra à plusieurs reprises dans ses écrits : les « ressorts de l'ancien monde » refont surface dans des contextes en pleine mutation – ici celui scolaire – où leur efficacité se trouve atténuée, leur sens transformé, sans être pour autant perdus. Cette attention portée aux transformations d'un monde en devenir trouve, certes, un terrain fertile dans la confrontation avec des thèmes et des débats plus proprement anthropologiques et, parfois, même, décidemment académiques. Mais, l'un des intérêts de cette édition « intégrale » est de nous montrer comment ces questionnements sur des transforma-

tions et des accommodements culturels s'enracinent en premier lieu dans l'expérience, pas toujours confortable, du religieux étranger sur le sol africain issu de la colonisation. Ainsi, dès ses premiers écrits, de Rosny s'emploie à scruter, au sein du clergé africain auquel il est proche, les effets de « l'acculturation », ceux du « choc du pot de terre contre le pot de fer » (131). Ces situations de « chocs », de Rosny n'a pas cessé de les traquer, y compris en examinant les conduites et les convictions religieuses chrétiennes. Ainsi, par exemple, quand il s'interroge sur le phénomène grandissant des « sectes missionnaires » en Afrique de l'Ouest et qu'il voit une raison de leur succès dans l'écart chrétien entre un immense bonheur promis et un piètre bonheur acquis (280). Ou lorsqu'il se mesure à « l'épineux problème » de l'aveu dans la confession chrétienne, qui ne peut que croiser, dans certaines régions en Afrique, la mécanique du système sorcellaire centrée sur le « refus de l'aveu et le reflux de l'accusation [de sorcellerie] sur l'autre ». Et de proposer alors, au profit des religieux chrétiens qui accueillent les confessions, un raisonnement dialectique (465s.), qu'il me semble instructif de résumer ici : le Mal révélé dans la Bible, il écrit, est plus pervers encore que celui qui se dévoile dans la sorcellerie dont parlaient « les anciens » ; preuve en est le fait que le Satan biblique est bien plus qu'un homme, soit-il, celui-ci, cet être humain très particulier et hautement malveillant qu'on nomme « un sorcier ». Tandis que devins et guérisseurs (donc, *nganga*) se battent depuis toujours avec ces sorciers, Jésus-Christ seulement peut vaincre Satan : ainsi, par exemple, au terme de l'épisode biblique des tentations pendant la retraite de Jésus dans le désert. Ergo, si Jésus est plus fort de Satan, et que ce dernier est plus fort des sorciers, Jésus sera aussi, a fortiori, en mesure de vaincre ces hommes extraordinairement puissants que sont les sorciers. On voit ici – sur un tout autre plan par rapport aux perspectives de l'anthropologie, y compris en ce qui concerne l'analyse du rôle des missions – les questions (et les solutions) qui traversent le jésuite *nganga*, dont les yeux voient dans la nuit d'où surgissent les malheurs des personnes qui viennent demander son aide.

Je pense, pour conclure, que l'expérience d'Éric de Rosny a une valeur *singulière*, et je m'en explique. En 2007, dans l'entretien avec Gilles Séraphin que j'ai cité à plusieurs reprises, de Rosny reconnaît que le respect qu'il a toujours porté à son « identité » est, probablement, ce qui lui a permis de « franchir, comme sur une frêle passerelle, la distance qui sépare un Parisien profane d'un *nganga* expérimenté ». Nous ne pouvons que considérer cette lecture comme pertinente, vu qu'elle nous provient de l'homme qui réfléchit, vers la fin de sa vie, au chemin parcouru. Successions et initiations semblent commander cette trajectoire, en donnant parfois l'impression que la solidité et la linéarité de cette

« identité » étaient inscrites, dès l'enfance, comme dans un destin. Mais d'autres se sont engagés dans des chemins aussi complexes, en prenant, au moment de choix décisifs, des directions différentes : par exemple René Bureau, « mon compagnon de stage » (1040), avec qui de Rosny entreprend les premières enquêtes sur les coutumes au Cameroun, et qui quittera la Compagnie, en se consacrant résolument à l'ethnographie de la conversion chez les Douala et à l'analyse anthropologique des mouvements religieux contemporains. Ce qu'il y a de singulier et unique, dans l'image que nous retenons d'É. de Rosny à travers ces écrits, est donc certainement l'aboutissement, à savoir la synthèse trouvée entre différentes postures. Dans sa singularité exceptionnelle, cette heureuse synthèse nous rappelle que, au contraire, dans le monde de « ceux qui voient dans la nuit » et de tous ceux qui cherchent avec acharnement ce type d'expertise, les tensions sont souvent fatales et la dévoration sorcellaire n'épargne personne. Du reste, au terme de l'initiation auprès de Din, il n'y avait pas vraiment de solution au problème du Mal, mais uniquement une conscience particulièrement aiguë de l'omniprésence de la violence qui hante les hommes qui en sont à l'origine.

Andrea Ceriana Mayneri
(afrinauta@gmail.com)

Pinther, Kerstin: Die Kunst Afrikas. München: C.H. Beck, 2022. 128 pp. ISBN 978-3-406-78807-9. Preis: 12,00 €

Der afrikanische Kontinent ist nicht nur in ethnischer Hinsicht vielfältig, sondern auch im Bereich der Kunst, mit der sich verschiedene Wissenschaftler/-innen seit langem befassen. In „Die Kunst Afrikas“ nimmt uns die Autorin Kerstin Pinther mit auf eine Reise durch Afrika, um uns die afrikanische Kunst näherzubringen. Ungeachtet aktueller Debatten über die Aufarbeitung kolonialen Unrechts versucht sie, Objekte zu erforschen und zu analysieren, denn – hier zitiert sie Appidurai – „sie haben ihre eigene Biografie“, und die Autorin betont, dass sogenannte Kunstwerke „manchmal verschlungene und schwierige Itinerarien hinter sich haben“. Pinther hat verschiedene Länder, Regionen und Kulturen zur Analyse von Objekten durchsucht. Sie beschreibt jedes einzelne Objekt, um die Gefahr einer Generalisierung zu vermeiden.

Das Buch ist sicherlich nicht das einzige oder gar das erste über afrikanische Kunst. Es stellt aber wie kaum ein anderes die historische Entwicklung der Kunst in Afrika, ästhetische Konventionen, künstlerische Praktiken und Gattungen dar. Kerstin Pinther informiert prägnant und lebendig über Künstler und Künstlerinnen, Werkstätten, den Gebrauch von Objekten, Aufführungspraxis und die Bedeutung der Kunst im höfischen Kontext, wie man in der Beschreibung des Buches lesen

kann. Und dann stellt sie das Thema sehr anschaulich dar, von Fragen zu Kunstkonzessionen über spezifische Hofkünste bis hin zu Beschreibungen von Praktiken, künstlerischen Aktivitäten und Diskursen über das Erbe.

Pinthers Anliegen ist es, die Komplexität von Objekten ans Licht zu bringen und so ihren Eigenwert, ihren kreativen und ästhetischen Wert herauszustellen. In ihrem Buch versucht sie, die Frage zu beantworten „Was ist Kunst oder Schönheit?“ und den von westlichen Konzepten geprägten Kanon der Kunst zu überdenken. Sie schreibt zum Beispiel, dass künstlerische Werke, die als „schön“ gelten, auch ethisch gut sind, weil sie auch die moralischen Werte der Gemeinschaft verkörpern. Die Komplexität bezieht sich auch auf die regionale Einordnung der Materie und auf äußere Einflüsse, d. h. auf die Bezüge der Artefakte zu anderen Kontinenten wie Asien, Europa und Amerika. Der Einfluss der Kolonialherrschaft und der christlichen Missionierung sowie der islamischen Expansion ist ebenfalls deutlich sichtbar. Darüber hinaus werden Funktion, Entstehungsprozess und Textilien sehr anschaulich dargestellt, um die afrikanische Kunst besser zu verstehen.

Nach der Lektüre des Buches erhält man sowohl ein allgemeines als auch ein spezifisches Bild von der afrikanischen Kunst. Man versteht jetzt, dass Fragen der Gestaltung, mit denen sich die Kunstgeschichte schon immer beschäftigt hat, nicht mehr die relevantesten sind. Als Kuratorin für moderne und zeitgenössische Kunst in einem globalen Kontext in städtischen Museen und damit als Person, die einen globalen Überblick über so viele Objekte hat, ist die Autorin die Richtige, um ein solches Werk zu verfassen. Ihr Studium der Literatur hat zu einer sehr komplexen Beschreibung der Dinge geführt, so dass jeder Leser verstehen kann, was afrikanische Kunst als solche kennzeichnet.

Was macht dieses Buch so besonders? Zunächst einmal ist sich die Autorin bewusst, dass es bereits viele Publikationen über Kunst aus Afrika gibt. Sie alle konzentrieren sich jedoch mehr oder weniger auf bestimmte Regionen, bestimmte Arten von Artefakten (Masken, Skulpturen usw.) oder auf die Museen, in denen sich diese Objekte derzeit befinden. Die Forschungen von Pinther gehen über alle Spezifikationen und Klassifizierungen hinaus und konzentrieren sich auf den historischen Kontext und die Entwicklung der Kunst in Afrika.

Zweitens, die Autorin liefert eine für Wissenschaftler sehr interessante und vielfältige Analyse der afrikanischen Kunst aus vielen Perspektiven in einem kleinen, aber wertvollen Büchlein. Das umfangreiche Literatur- und Abbildungsangebot dient ihr als verlässliche Grundlage für die Kenntnis der zahlreichen, im Buch sichtbaren materiellen Objekte. Pinther ist es gelungen, die Objekte in ihrer Komplexität ohne politische oder koloniale Diskurse darzustellen. Sie wünscht sich daher,